

✓ Ce contenu vous est réservé en tant qu'abonné

La BRAFA s'adapte à la crise sanitaire

Bénédicte Bonnet Saint-Georges — mercredi 27 janvier 2021

Parce qu'une œuvre d'art scrutée sur un ordinateur a autant de charme qu'un poster de Monet dans une salle d'attente, cessons de zoomer sur nos écrans, et allons plutôt coller nos nez sur des peintures, des sculptures ou des pièces de mobilier, pour mieux les regarder, avec les yeux, avec les mains, avec les pieds aussi, en nous déplaçant jusque dans les galeries où elles sont exposées. C'est d'autant plus urgent que plane, en France, la menace d'un nouveau confinement.

La BRAFA débute aujourd'hui. Cette édition particulière s'adapte vaille que vaille à un marché contaminé par le coronavirus, et propose une alternative intitulée « BRAFA in the Galleries ». Au lieu de se tenir à Bruxelles, elle est éclatée entre Nagoya et San Francisco, dans une quarantaine de villes majoritairement européennes et anglaises. Les organisateurs de cette foire réputée pour sa convivialité ont en effet tenté d'échapper à une formule exclusivement numérique, à laquelle s'étaient résignés la TEFAF New York et Fine Arts Paris (voir l'article), tandis que la Biennale Paris avait choisi de s'associer à Christie's pour organiser une vente en ligne peu convaincante (voir l'article). Le président de la BRAFA, Harold t'Kint de Roodenbeke l'affirme : « *Le marché de l'art n'est pas fait pour le digital et la numérisation, il reste un domaine dans lequel le contact est privilégié. Car l'art est d'abord une émotion et une rencontre.* [1] »

Après avoir envisagé d'annuler ce rendez-vous, les organisateurs ont finalement proposé aux marchands qui devaient participer à l'édition 2021, de présenter dans leurs galeries les pièces qu'ils auraient dû réunir sur leurs stands à Tour et Taxis. Sur le site internet (<https://www.brafa.art/fr/home>), chacun des 126 exposants bénéficie d'une page personnelle sur laquelle sont visibles entre une et neuf œuvres d'art. Des plans (<https://www.brafa.art/media/brafamedia/layout/v1/pdf/BRAFA%20in%20the%20GALLERIES%20-%20CITY%20MAPS%20ALL-compressed.pdf>) des principales villes, situant les différentes galeries, sont téléchargeables afin d'encourager les visiteurs à se rendre sur place. Enfin, quatre conférences seront données en ligne ces prochains jours.



1. Frank Scheidecker (1872 – 1915)

Pare feu, vers 902

Laiton - 80 x 68 cm

Paris, Galerie Mathivet

Photo : Galerie Mathivet

👁 Voir l'image dans sa page

Évidemment, la visibilité est moindre. L'intérêt d'un salon pour les amateurs et les collectionneurs est justement de voir réunies en un seul lieu de multiples œuvres d'art. Et l'intérêt d'un salon pour les marchands est de voir réunis en un seul lieu de multiples clients potentiels. Les acheteurs belges, italiens ou anglais ne viendront pas déambuler dans les rues de Paris, Marseille ou Beaune. La Belgique a d'ailleurs interdit récemment les voyages « *pour motifs non-essentiels* ». Certains galeristes français ont donc dû renoncer à présenter des œuvres chez des confrères étrangers, c'est le cas des Parisiens Benjamin Steinitz, Céline et Fabien Mathivet, Xavier Eeckhout, Gabriela et Mathieu Sismann qui, avec le Bruxellois Didier Claes, avaient organisé une exposition commune, accueillie à Gand par la galerie de Francis Maere ; elle est aujourd'hui annulée, ou du moins reportée. Il n'empêche, ces marchands ont aussi prévu d'accueillir le public à Paris : les Sismann ont sélectionné trois sculptures, du Moyen-Âge, de la Renaissance et du Baroque pour illustrer leurs différents domaines de compétence, Steinitz réunit comme toujours des pièces de mobilier du XVIIIe siècle, Eeckhout un ensemble de dessins et de peintures issu de l'atelier du sculpteur Mateo Hernandez. Comme chaque année, les Mathivet confrontent des peintures aborigènes australiennes à du mobilier des XXe et XXIe siècles. Le pare-feu de Frank Scheidecker est particulièrement séduisant (*ill.* 1). L'artiste fit carrière à Mulhouse et s'imposa dans le travail du

cuivre et de l'argent, influencé par l'art d'Émile Gallé et par les théories de William Morris. Et parce que l'eau reste encore le meilleur moyen d'éteindre le feu, cette pièce en laiton est ornée de carpes Koï qui nagent entre les iris des marais. Fait de courbes et d'arabesques, le décor clairement japonisant s'abstient de tout effet de surfaces : c'est le jeu des pleins et des vides qui fait sa beauté.



2. Manufacture des Gobelins

Les jeux de février, France XVIIe siècle

Laine et soie - 310 x 290 cm

Paris, Galerie Hadjer

Photo : Galerie Hadjer

👁️ Voir l'image dans sa page

Parmi les onze galeries qui, cette année, rejoignent la BRAFA pour la première fois, deux sont parisiennes : Arts et Autographes fait une entrée impériale en présentant un manuscrit relatant le déroulement de la bataille d'Austerlitz. Non seulement il fut dicté au général Henri Bertrand par Napoléon alors en exil, mais l'empereur a lui-même corrigé et annoté ce manuscrit.

La galerie Hadjer quant à elle déploie des tapisseries de Calder et Hartung entre lesquelles surgit une pièce des Gobelins du XVIIe siècle. Elle est issue de la tenture des *Mois Lucas* qui décline les douze mois de l'année chacun associé à un signe du zodiaque (*ill. 2*), et qui doit son nom au créateur présumé des premiers modèles tissés à Bruxelles au XVIe siècle : Lucas de Leyde. Il s'agirait en réalité d'un artiste de l'entourage de Bernard Van Orley, qui lui-même conçut les

Chasses de Maximilien. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, les Gobelins produisirent plusieurs tentures d'après l'originale, témoignant du succès de celle-ci. Le mois de février, sous le signe du Poisson, montre des membres de l'aristocratie confinés - eux aussi - dans un château, au cœur de l'hiver, s'adonnant aux jeux de cartes et de tric-trac, sous l'œil réprobateur de leurs domestiques.



3. Charles-Auguste Fraikin (1817-1893)

L'Artiste, 1878

Marbre - 123 x 68 x 38 cm

Bruxelles, Artimo Fine Arts

Photo : Artimo Fine Arts

👁️ Voir l'image dans sa page



4. Jan-Pieter I Van Bourscheit (1669-1728)

Allégorie du Printemps

Terre cuite - H 85 cm

Paris, Galerie Sismann

Photo : Sismann

👁️ Voir l'image dans sa page

Parmi les nouveaux participants, la galerie bruxelloise Artimo met en scène des sculptures allégoriques (<https://www.brafa.art/fr/exhibitor-detail/607/artimo-fine-arts>) : une femme s'étire, assise sur la lune ; elle est nue bien sûr, pour mieux évoquer *L'Éveil*, sculptée dans le marbre par le Français Charles-Octave Levy en 1896. *L'Éloquence* se doit d'être un peu plus couverte si elle veut être écoutée ; elle se dresse dans le bronze, conçue vers 1900 par le Belge Albert Desenfans. Les femmes n'ont pas le monopole de l'allégorie, les *putti* potelés peuvent aussi incarner des idées : le *Génie de la marine* fut réalisé par le Nantais Jean De Bay en 1832, *L'Artiste* par le Belge Charles-Auguste Fraikin (ill. 3). Il incarne tous les artistes, puisqu'il peint, tout en étant sculpté dans le marbre. Cette œuvre fut montrée à l'Exposition Universelle de Paris en 1878. Son auteur est notamment célèbre pour son *Amour Captif*. (<https://www.fine-arts-museum.be/fr/la-collection/charles->

auguste-fraikin-lamour-captif).

Les putti peuplent aussi les XVIIe et XVIIIe siècles : Jan Pieter Bauscheit l'Ancien et son fils Bauscheit le Jeune multiplièrent les représentations d'enfants, en parallèle de leur production religieuse, pour illustrer par exemple les quatre parties du monde ou les quatre saisons ; ils eurent beaucoup de succès auprès de la bourgeoisie anversoise. Les Sismann exposent ainsi *Le Printemps en terre cuite* (ill. 4), qu'il faut rapprocher d'un dessin (<https://search.museumplantinmoretus.be/Details/collect/277467>) conservé au musée Plantin-Moretus d'Anvers.



5. Giulio Carpioni (1613 – 1678)

Allégorie de la Grammaire

Huile sur toile - 156 x 339 cm

Rome, Galleria Wapolloni

Photo : Galleria del Laocoonte

👁 Voir l'image dans sa page



6. Giulio Carpioni (1613 – 1678)

Allégorie de la Simplicité

Huile sur toile - 156 x 339 cm

Rome, Galleria Wapolloni

Photo : Galleria del Laocoonte

👁 Voir l'image dans sa page

La galerie W. Apolloni a réussi à réunir deux allégories peintes par Giulio Carpioni, pour un palais de Vicence, achetées à plusieurs années d'écart : *La Grammaire* et *La Simplicité* (ill. 5 et 6). *La Grammaire* selon Cesare Ripa, est en général dotée d'un vase d'eau pour arroser les plantes : il en est de même pour les jeunes esprits, à force de les cultiver, ils portent des fruits. Le peintre a donc décliné avec un plaisir évident des enfants de tous âges, des nourrissons jusqu'aux adolescents. *La Simplicité* quant à elle tient une colombe blanche, symbole de pureté, ainsi qu'un faisán, parce que celui-ci s'imagine qu'on ne le voit pas quand il se cache la tête... Le Palais Fesch avait exposé une *Allégorie du goût* de Giulio Carpioni, dans un format différent, c'était le pendant d'une *Allégorie de la fragilité* conservée au Museo Civico de Vicence (voir l'article).



7. Anonyme du XIXe siècle

Memento mori

Ivoire - 5,8 cm

Anvers, Cabinets of curiosities - Honourable Silver Objects

Photo : Silver Objects

👁 Voir l'image dans sa page



8. École florentine du XVIIe siècle

Vanité

Huile sur panneau - 40,5 x 33,5cm

Bruxelles, Klaas Muller

Photo : Klaas Muller

👁 Voir l'image dans sa page

Et puis, d'une galerie à l'autre, en ces temps joyeux et chaleureux, il est tentant de s'arrêter sur les allégories de la mort et autres vanités, plus ou moins lugubres, plus ou moins malicieuses. Certaines natures mortes évoquent avec raffinement le caractère éphémère de la vie, comme ce tableau (<http://3r-prev.com/gdjmed/split/old-masters/nature-morte-a-lorange-sur-un-plat-detain-un-pichet-de-gres-un-verre-du-pain-et-une-boite-a-tabac-sur-un-entablement/>) de Cornelis Mahu manifestement influencé par l'école de Haarlem, exposé chez De Jonckheere, qui met en scène une orange épluchée et découpée, un verre renversé, une mèche qui s'éteint. D'autres artistes s'épargnent les circonvolutions pour nous rappeler que nous allons mourir : ici une tête d'enfant sculptée dans l'ivoire, là une femme peinte sur toile, l'un et l'autre sont représentés en chair et surtout en os (*ill. 7 et 8*). Détail savoureux : un serpent vient mordre la peau du visage ou bien sort de l'œil du squelette. Le premier, qui aurait pu trouver sa place dans la collection de la baronne de Rothschild (voir l'article) est visible au Cabinet de Curiosités, le second est présenté par Klaas Muller qui expose également un tableau flamand (<https://www.brafa.art/cn/exhibitor-detail/487/klaas-muller>) du XVIe illustrant les cinq sens : au-dessus de deux hommes grimaçants, un rébus signifiant que « *Le Monde nourrit de nombreux fous* ».



9. Octavianus Monfort (1646-1696)

Nature morte, vers 1680-1685

Tempera sur vélin - 40 x 52 cm

Provenance : Kerbastick Castle, Lanvin-Polignac collection, France

Raconigi, Chiale Fine Art

Photo : Chiale Fine Art

👁 Voir l'image dans sa page



10 Terrine en forme de dindon

Bruxelles, seconde moitié du XVIIIe siècle

Faïence - 30 x 42 cm

Bruxelles, Jean Lemaire expose chez Costermans & Pelgrims de Bigard

Photo : Jean Lemaire

👁 Voir l'image dans sa page

Mais les natures mortes célèbrent aussi la vie et ses plaisirs. À la galerie Chiale Fine Art, les fruits s'amoncellent dans une coupe délicatement peinte à tempera sur vélin par Octavius Monfort (*ill.* 9). Jean Lemaire expose chez son confrère Costermans, un magnifique dindon en faïence du XVIIIe siècle (*ill.* 10). Il s'agit en réalité d'une terrine qui s'ouvre en son milieu. La Maison du Roi à Bruxelles conserve une pièce similaire, tandis que le musée de Strasbourg possède un exemple (<https://www.musees.strasbourg.eu/oeuvre-musee-des-arts-decoratifs/-/entity/id/318043>) qui rappelle que la faïencerie strasbourgeoise développa cette production qui se répandit par la suite à Bruxelles. L'exposition « À Table ! Le repas, tout un art » au Musée de Sèvres, qui aurait dû ouvrir en décembre dernier, déploie des pièces spectaculaires comparables à celles-ci.

D'autres œuvres présentées dans les galeries permettent d'évoquer des expositions que la crise sanitaire a malheureusement écourtées, notamment « L'Âge d'or de la peinture danoise » au Petit Palais (voir l'article). Plusieurs artistes nordiques et notamment danois sont en effet visibles chez Berko ou encore chez Van Der Meij Fine Arts. Un paysage (<https://www.vandermeijfinearts.com/artists/38-laurits-andersen-ring/works/60/>) de Laurits Andersen, dit L.A. Ring, adopte un point de vue audacieux, comme tant d'autres de ses compatriotes, ce que montrait bien le Petit Palais. Quant à Léon Spilliaert auquel le Musée d'Orsay consacrait une exposition qui aura duré en tout et pour tout une quinzaine de jours, on se consolera en admirant ses *Coquillages* (https://www.lanczgallery.be/Artistes-93-Leon_Spilliaert#) à la Galerie Lancz.



11. José Álvarez Cubero (1768 – 1827)
Buste de Gioachino Rossini, vers 1819-1827

Marbre - 68 cm
 Bruxelles, Tom & Tobias Desmet
 Photo : Desmet

👁 Voir l'image dans sa page



12. Edgar Maxence (1871-1954)
 Sirène avec coquillages, vers 1900
 Huile sur panneau - 73 x 65 cm
 Galerie Ary Jan
 Photo : Ary Jan

👁 Voir l'image dans sa page

De Rembrandt à Picasso, les marchands exhibent des noms célèbres : une série de gravures du maître hollandais se déploie à la galerie Douwes Fine Art, tandis que Jean-François Cazeau consacre une exposition au maître espagnol, réunissant des estampes et des céramiques. Des nus s'exhibent, dessinés par Klimt et Van Rysselberghe ou peints par Bonnard, dans les galeries Simon Studer, Lancz et Alexis Pentcheff. Des fleurs s'épanouissent au pastel à la galerie Berès, les cyclamens d'Odilon Redon, les zinnias de Vuillard. Chez Hélène Bailly, une mondaine de Van Dongen, au teint verdâtre, superbement coiffée d'une plume blanche, néglige le spectateur, occupée peut-être à regarder une pièce de théâtre depuis sa loge. Chez Ary Jan, une sirène diaphane, coiffée de coquillages, n'accorde pas plus d'attention au visiteur, peinte par un artiste moins connu, Edgard Maxence (*ill. 11*) dont plusieurs tableaux sont entrés dans les collections publiques françaises ces dernières années, à Orsay (voir la brève du 9/7/13) ou au Petit Palais (voir la brève du 17/12/20), et qui a fait l'objet d'une exposition à Nantes en 2010 (voir l'article).

Les grands noms sont aussi ceux des modèles : Rossini fut sculpté dans le marbre par l'Espagnol néo-classique José Álvarez Cubero lorsque celui-ci se trouvait à Rome (*ill.* 12). Le marbre est une découverte de la galerie Desmet qui inaugure à l'occasion de la BRAFA une nouvelle adresse à Bruxelles. Il fut commandé par le duc d'Albe, Carlos Miguel Fitz-James Stuart, qui était un admirateur et un ami du compositeur, son débiteur également. Un plâtre est conservé à la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando et une autre version

(<https://www.museodelprado.es/coleccion/obra-de-arte/gioacchino-rossini/c8db6be3-9772-481a-b859-3edc6833427f?searchid=19c8f1d5-ee2d-8a2f-f6f4-55cfc78a81d>) en marbre réalisée vers 1819 se trouve au Prado. Après avoir travaillé à Grenade, Cordoue et Madrid, où il étudia à la Real Academia de San Fernando, Cubero obtint du roi une pension pour se rendre à Paris où son *Ganymède* ([https://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Gan%C3%ADmedes_\(Jos%C3%A9_%C3%81lvarez_Cubero\)_MRABASF_01.jpg](https://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Gan%C3%ADmedes_(Jos%C3%A9_%C3%81lvarez_Cubero)_MRABASF_01.jpg)) fut remarqué, puis à Rome où il vécut vingt ans, côtoyant Canova, et surnommé lui-même le « Canova espagnol ».



13. Ercole Ferrata (1610-1686)

Saint André apôtre, vers 1664

Terre cuite - 48 cm

Florence, Milan, Londres, Brun Fine Art

Photo : Brun Fine Art

👁 Voir l'image dans sa page



14. Jean Pierre Verschuylen (1801-1865)

Bénitier, Anvers 1830

Argent ciselé et doré - 25,5 x 25 cm

Bruxelles, Philippe d'Arshot & Cie

Photo : d'Arshot & Cie

👁 Voir l'image dans sa page

À Rome se dresse la célèbre église Sant'Andrea della Valle dont la façade baroque est ornée de statues réalisées par Domenico Guidi par Ercole Ferrata. C'est une terre cuite pour saint André que propose la galerie Brun Fine Art, malheureusement fragmentaire (*ill. 13*).

Philippe d'Arshot expose un étonnant bénitier des années 1830 en argent doré, qui met en scène le Christ et la Samaritaine devant le puits (*ill. 14*). Il est l'œuvre d'une grande figure de l'orfèvrerie anversoise : Vreschuylen. Le musée DIVA d'Anvers possède un exemplaire (<https://divaantwerp.be/en/collection/search-22/s6951-14899#0>) très proche de celui-ci, bien que les attitudes des protagonistes soient légèrement différentes. L'artiste s'est sans doute inspiré d'une estampe de Jan van Orley tirée de la série du *Nouveau Testament*. Il a peut-être aussi regardé les chaires sculptées par Laurent Delvaux (<http://chemin.eklablog.net/08-le-mobilier-de-la-collegiale-a135353942>), dans l'église Sainte-Gertrude de Nivelles (1772), et par Gaspard-Melchior Moens dans l'église Notre-Dame de Hoboken (vers 1750). La Collection d'estampes de la ville d'Anvers conserve en outre une esquisse anonyme du XVIIIe siècle pour une chaire qui ressemble beaucoup à ce bénitier.

À chacun son eau bénite en fin de compte, et l'ivrogne du Petit Prince ne dira pas le contraire : un dessin de ce personnage par Saint-Exupéry est exposé par Harold t'Kint de Roodenbek à qui nous laissons le mot de la fin, lui qui cite Picasso : « *L'art lave notre âme de la poussière du quotidien* », rien d'essentiel en somme.

Informations pratiques : BRAFA in the GALLERIES du 27 au 31 janvier 2021, le 27 janvier de 14h00 à 18h ou 21h et du 28 au 31 janvier 2021 de 11h à 18h.

— *Bénédicte Bonnet Saint-Georges*

Notes

[1] Voir l'entretien (<https://www.brafa.art/fr/blog-details/313/14/le-march%C3%A9-de-l-art-aujourd-hui-situation-et-perspectives>) d'Harold t'Kint de Roodenbek avec Christophe Dosogne.

Mots-clés

BRAFA - Ercole Ferrata (1610-1686) - Frank Scheidecker (1872 -1915) - Charles-Auguste Fraikin (1817-1893) - Jean-Pierre (ou Jan Pieter) van Bourscheit le vieux (1669-1728) - Giulio Carpioni (1613-1679) - Octavianus Monfort (1646-1696) - José Álvarez Cubero (1768 - 1827) - Edgard Maxence (1871-1954) - Crise du coronavirus (Covid-19)
